

jours avoir ces matières sous la main, afin de pouvoir les employer aussitôt que l'accident arrive.

Moyen de guérir les cors aux pieds

Prenez une once de vert-de-gris, deux onces de cire d'abeilles, deux onces d'ammoniaque, faites fondre ensemble les deux dernières substances, laissez refroidir ; mais avant que la matière soit tout-à-fait froide ajoutez le vert-de-gris. Vous aurez ainsi une espèce d'onguent que vous étendrez sur de petits morceaux de linge et que vous appliquerez sur le cor après l'avoir préalablement coupé. Ce remède a guéri les cors les plus invétérés.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

IV

Où les projets de Rodolphe Mortagno commencent à se dessiner

Lorsque nous avons quitté Rodolphe Mortagne, il regagnait, à cheval, son vieux manoir, dont il ne restait plus guère qu'une tour habitable.

La nuit était très-avancée ; mais la lune brillait dans le ciel, et ses rayons argentés répandaient sur les bois une lumière mélancolique.

Rodolphe allait bon train, comme s'il eût voulu, par la rapidité de sa course, bannir ses pensées. Mais l'esprit de l'homme est plus agile que le galop d'un cheval.

Malgré lui, des réflexions s'échappaient, entrecoupées, de ses lèvres.

— Jaguarita ! murmurait-il, réellement, voilà un nom bien choisi pour une femme qui possède la grâce et la beauté de la panthère, et qui en a aussi les griffes !

Il s'arrêta, un instant ; et, quand il recommença à parler, sa voix avait perdu un peu de son ardeur.

— Que son cœur soit ce qu'il voudra, il m'appartient, il est à moi. Pauvre Jaguarita !

Il y eut une autre pause, puis un autre flux de paroles passionnées.

— J'ai été fou, pire que fou. J'ai été insensé d'amener avec moi cette fille en Europe et de permettre à ses fiers et indomptables instincts de nourrir l'espoir chimérique qu'elle pût jamais, parce qu'elle est fille d'un roi, lier son existence à la mienne. C'est là ce qu'elle rêve, pourtant, et avec cette pensée que je lui ai laissée sottement concevoir, elle me témoigne le dévouement d'une esclave. Elle ne voit devant elle qu'une éternité de bonheur. Mais vienne le réveil, et aussitôt sa nature vengeresse, prendra le dessus. Confiante et dévouée à l'homme qui l'a sauvée, elle mourrait, oui elle mourrait le sourire sur les lèvres, rien que pour m'épargner un battement de cœur. Mais si elle soupçonnait seulement que ce cœur appartient à une autre, elle plongerait ses mains dans ma poitrine pour l'arracher.

Il frissonna à cette peinture que lui représentait son imagination.

— Bah ! reprit-il, est-il possible que Rodolphe Mortagne, qui a échappé à des milliers de dangers, se laisse effrayer par une femme, et par le souvenir d'une prophétie stupide ? Que disait-elle donc cette vieille chanson que nous jetèrent les Javanais, au moment où notre bateau fuyait leur rivage ? Oui, je me rappelle....

— Tu as ravi au démon sa proie. Tu as enlevé la victime des fils de Daho, me criaient-ils ; mais la panthère de Java, se retournera contre toi, et celle que tu as sauvée causera ta mort.

Au moment où Mortagno achevait ses dernières paroles, un homme qui se tenait caché dans l'ombre projetée par les arbres s'élança au milieu de la route.

Cet homme, par un mouvement adroit et rapide, mit la main sur la bride du cheval.

Le cheval s'arrêta aussi court que s'il avait rencontré en face de lui un rempart de pierre.

Les rayons de la lune tombaient en plein sur le visage de l'inconnu. A son visage il était facile de voir qu'il était Asiatique ; à

ses yeux qui brillaient comme deux charbons ardents, à ses lèvres minces, à son teint bronzé, et à ses traits beaux et presque efféminés, il était aisé de reconnaître qu'il était originaire de la Malaisie ou de l'une des nombreuses îles de l'Archipel.

Il était vêtu d'un habit de toile blanche, et portait un petit turban de même étoffe. Ce costume, au milieu de la nuit, lui donnait l'apparence d'un spectre.

Il éleva les deux mains au-dessus de sa tête, en signe de respectueuse salutation.

— C'est toi, Kalu ? dit Rodolphe, qui, moins effrayé que son cheval, avait reconnu l'Indien, son serviteur favori. Que diable t'a-t-il pris de te jeter sur moi de cette manière ? Si j'avais été moins solide sur ma selle, tu aurais pu me faire casser le cou.

L'Indien s'inclina si bas que son maître ne put voir l'éclair de cruauté qui brilla un moment dans ses yeux.

— Si c'est ton goût de courir ainsi, la nuit, tu feras bien, au moins, de choisir un autre costume. Autrement les paysans auraient l'imbécillité de te prendre pour un revenant, et il pourrait t'en arriver mal. Nous ne sommes plus à Java, je te prie de t'en souvenir.

Mortagno fit sentir l'épouge à son cheval, qui repartit, mais à un trot plus doux, de manière que le Javanais pût le suivre, sans de trop grands efforts apparents.

Mortagno, habitué au genre taciturne de celui qu'il regardait comme le plus dévoué de ses serviteurs, savait qu'il ne parlerait pas à moins qu'il ne le questionnât.

Aussi sans modérer le pas de son cheval, il toucha du bout de sa cravache l'épaule de l'Indien et lui dit :

— Tu as des nouvelles, Kalu ?

Kalu fit de la tête un signe affirmatif.

— De quoi ? de qui ?

— La fille.

— La jeune et pâle villageoise ! Tu l'as suivie comme je te l'avais recommandé ? demanda Rodolphe avec vivacité.

Kalu fit signe que oui.

— As-tu découvert où elle demeure ?

Le Javanais étendit la main par-dessus les arbres.

La chaumière, dit-il, est cachée par les chênes, à environ cent pas de la route, et à environ un demi-quart de lieue de l'abbaye.

J'y étais il y a seulement quelques minutes.

— Tu n'as pas été assez fou pour y entrer ?

— Je les ai vues par la fenêtre.

— Elles ?

Elle demeure avec sa mère, une veuve.

— Et tu as appris son nom ?

— Pauline Fargeau. On me l'a dit dans le village.

— Est-ce tout ce que tu sais ?

— Le bruit court qu'elle est sujette à des évanouissements, qu'elle marche en dormant, qu'elle a des visions, et, en un mot, on croit qu'elle est destinée à mourir vite.

J'espère que non, murmura Mortagno, qui comprit au brusque silence de l'Indien, qu'il n'avait plus rien à lui dire. J'espère bien que non ; du moins que cela n'arrivera pas avant que je m'en sois servi pour l'épreuve que je médite. Elle a le visage et le regard d'une somnambule. Je l'ai reconnu au premier coup d'œil.

Il s'adressa de nouveau au Javanais.

— Demain, dit-il, tu t'habilleras plus convenablement que tu ne l'es en ce moment, et tu te rendras chez cette veuve. Si tu ne peux inventer, pour cela, une excuse, je t'en trouverai une, moi. Informe-toi quels sont ses moyens d'existence, si elle a des parents ou des amis dans les environs. Tu m'entends ?

Kalu indiqua d'un signe qu'il avait compris, et le silence ne fut pas rompu d'avantage jusqu'au moment où ils atteignirent un large bâtiment élevé sur une hauteur, et qui était surmonté de trois tourelles.

Ces tours remontaient au quatorze ou quinzième siècle. Elles étaient encore entourées d'un large fossé qui avait servi jadis à se protéger. Mais, comme nous l'avons dit, tout cela était à peu près dismantelé et tombait en ruines.

C'était ce qu'on appelait la Tour de Mortagno, et tout ce qui restait à Rodolphe d'un héritage autrefois considérable.

Tout était calme et solitaire à l'entour ; la nuit n'était qu'une faible distance de là, et les paysans du voisinage, qui ne partageaient aucunement les goûts de Rodolphe Mortagno pour ses